

Psychanalyse,
au-delà de la parole...
le corps

DU MÊME AUTEUR

Ce qui est opérant dans la cure. Des psychanalystes en débat
(avec Lina Balestrière, Jean-Pierre Lebrun, Pierre Malengreau),
Éditions du Seuil, 2008. Prix Cédipe des libraires, 2008.

Comment la féminité vient aux femmes
Puf, 2001

Les deux courants du transfert
Puf, 1993

Jacqueline Godfrind

Psychanalyse,
au-delà de la parole...
le corps

éirès

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2019
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6378-6
Première édition © Éditions érès 2019
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

AVANT-PROPOS	7
LA CROYANCE, ENTRE VIVANCE ET DESTRUCTIVITÉ	13
La clinique	16
De la croyance en l'analyse	18
De la croyance dans les outils analytiques	23
Pour conclure	31
L'EXPÉRIENCE AGIE PARTAGÉE	33
L'échange agi	39
De l'échange agi à la remémoration	43
Le dénouement	44
Retour à l'échange agi	46
De l'immobilisation	49
Entrelacs : de corps et de parole	53
Quand la symbolisation chavire	61
Aux limites	64
LE TRANSFERT EN SOUFFRANCE DE FORME	73

L'INTERPRÉTATION AUJOURD'HUI.....	81
La levée du refoulement.....	84
La répétition transférentielle.....	85
Le travail interprétant.....	85
La réceptivité active.....	87
L'interprétation contre-transférentielle.....	88
La fonction symbolisante.....	89
De l'infraverbal à la mise en mots.....	91
Du projet interprétatif à la subjectivation.....	94
Le corps de l'interprétation.....	95
La prise de parole.....	96
Le style de l'interprétation.....	97
De l'utilisation volontaire du style.....	99
Le style involontaire.....	101
De la positivité à la négativité.....	106
Retour à l'acte.....	109
LA NEUTRALITÉ REVISITÉE.....	111
Au début était la neutralité.....	112
Où la neutralité vacille : le contre-transfert.....	113
La rencontre avec les problématiques limites.....	115
Le transfert de base.....	116
Du transfert limite.....	118
La clinique.....	120
Le tiers.....	121
Les deux niveaux du transfert.....	123
Pour conclure.....	127

DES OBJETS INANIMÉS DU CADRE	129
Le cadre.....	131
La clinique.....	132
L'objet inanimé dans la littérature psychanalytique	134
L'investissement du cadre inanimé	139
Le cadre inanimé, cadre tiers.....	142
Quand le déni se fissure.....	145
Point de vue technique.....	147
POUR CONCLURE	
ET LE CORPS HYSTÉRIQUE... ..	151
BIBLIOGRAPHIE.....	161

Avant-propos

« Cure de parole », c'est ainsi qu'Anna O. qualifia en son temps le traitement qu'elle suivait avec Breuer, traitement destiné à soigner les troubles hystériques. Cette formulation rendait compte du travail de mise en mots des messages d'un inconscient qui s'exprimait dans le corps. Rien ne permettait à Anna O. de prévoir le destin emblématique qu'aurait sa formule une fois associée à ce qui devint, pour Freud, la psychanalyse. Celle-ci se pratique en effet essentiellement au travers des mots qu'échangent analysant et analyste. Moyen de communication dans la rencontre analytique, les mots sont pour l'analysant le mode d'expression des motions inconscientes, la traduction du travail psychique, et s'avèrent, pour l'analyste, l'outil privilégié dont il dispose dans son travail d'interprète.

Dès les fondements de la clinique psychanalytique auxquels se réfère la citation d'Anna O., l'importance de la parole s'articule sur les hypothèses métapsychologiques qui, à l'époque, considéraient le « rendre conscient l'inconscient » comme l'agent thérapeutique. Les mots se faisaient les médiateurs de l'analyse des conflits inconscients refoulés et de leur perlaboration, objectif primordial de la cure. Cette fonction du langage garde aujourd'hui toute son actualité en référence à

ce qu'il est convenu d'appeler la métapsychologie « première topique ». Elle s'adresse à l'analyse d'un inconscient « secondaire », registre névrotique de la personnalité.

Or, « l'après Freud » a confronté l'analyste à la rencontre avec des fonctionnements psychiques tels qu'ils ne répondaient plus aux modalités d'approche pratiquées jusqu'alors. Les tableaux cliniques présentés par de tels analysants mettent à l'avant-plan des défaillances du fonctionnement psychique, caractéristiques psychiques désignées par l'expression « fonctionnements limites ». C'est aux manifestations d'un inconscient d'un tout autre registre que l'analyste est ici confronté, celui qui conduisit Freud à remplacer l'Inconscient par le Ça, « chaudron » de forces pulsionnelles brutes, univers de l'irreprésenté, de l'irreprésentable. Ces fonctionnements donnent lieu à des manifestations cliniques auxquelles le corps participe de façon privilégiée, lui conférant un statut particulier dans la clinique d'aujourd'hui. L'analyste ne peut plus se limiter au dévoilement et à l'analyse des conflits psychiques refoulés, analyse d'un inconscient structuré par le langage, analyse assurée par les jeux du langage. Il se voit contraint de dialectiser ce type de travail à celui qui concerne les lacunes du fonctionnement psychique.

Parmi les manifestations que présentent les fonctionnements limites, les expressions corporelles, affects violents, agirs immédiats, voire symptômes psychosomatiques, prennent une place importante, sollicitant l'analyste dans un tout autre registre que les seules communications langagières. Le travail de symbolisation auquel ces tableaux cliniques donnent lieu incita les analystes à une réflexion et à une théorisation des expressions du corps dans la rencontre analytique. Certes, devant de tels tableaux, la parole reste un outil essentiel. Les mots participent au travail d'intégration et de symbolisation des excitations du corps. Ce sont eux qui témoignent de ce travail. Ils restent les agents essentiels des bénéfices qu'on peut attendre de la cure, ils en traduisent les effets. Mais le corps

devient un acteur incontournable de la situation analysante. L'expérience avec les fonctionnements limites a sensibilisé les analystes à la présence des manifestations corporelles qui, aujourd'hui, ont acquis droit de cité dans toute cure. Ouverture à l'infraverbal, l'analyste ne peut plus ignorer les manques qu'il trahit, les messages qu'il tente de transmettre. Le statut de la parole s'en trouve lui-même modifié non seulement par son ancrage dans l'infraverbal mais également dans ses fonctions quand son usage participe à une mise en représentation, mise en sens d'un psychisme éclaté.

Rappelons qu'en son temps, accepter d'inclure le type de travail de symbolisation requis par les fonctionnements limites dans celui qui spécifie l'analyse fut considéré par d'aucuns comme l'« extension du champ de l'analyse ». Pour autant, toutefois, que l'analyste accepte la prise en compte de cette « clinique du traumatique », ce qui ne fut pas et n'est pas le choix de toutes les orientations analytiques. Cette dernière option, fidèle au maintien de l'« or pur » de la psychanalyse, ne peut se concevoir qu'articulée sur des indications d'analyse rigoureuses, écartant du divan les problématiques limites. Pour ma part, j'ai adopté en son temps l'option extensive qui me conduisit à la rédaction de mon ouvrage *Les deux courants du transfert* (Godfrind, 1993). J'y développe une réflexion qui, à l'époque, initiait la théorisation d'une clinique des « limites de l'analyse » et que le présent ouvrage prolonge.

On peut penser que c'est la diversification des fonctionnements psychiques rencontrés par les analystes et le souci de s'interroger sur les fonctions des processus analytiques auxquels ils donnent lieu qui expliquent la prolifération des élaborations théoriques propres à la psychanalyse d'aujourd'hui, tour de Babel à laquelle il revient à l'analyste de s'alimenter pour l'aider dans sa clinique. En effet, tout analyste a besoin de s'appuyer sur une métapsychologie pour soutenir sa pratique. Cette métapsychologie, en perpétuels remaniements au gré des faits cliniques rencontrés, se forge

à travers l'expérience personnelle et les recours possibles aux différentes théories que je viens d'évoquer. Elle reste également largement marquée par l'appartenance de l'analyste à son courant analytique d'origine, celui qu'il connut en tant qu'analysant, celui qui assura sa formation, celui au sein duquel se font les échanges qui continuent à enrichir sa clinique, celui auquel il se réfère dans ses écrits.

Il m'importe dès lors de situer mon appartenance, celle de la Société belge de psychanalyse, membre de l'Association psychanalytique internationale, et, en cela, mouvance perpétuant mais aussi prolongeant l'héritage freudien. Cet héritage n'exclut pas la rencontre avec d'autres courants de pensée analytique. Pour ma part, la rencontre avec des courants psychanalytiques d'orientations différentes a toujours contribué à enrichir ma réflexion. Courants kleinien, winnicottien, bionnien..., autant de métapsychologies qui proposent des outils spécifiques susceptibles d'aider à gérer la rencontre avec certaines cliniques insolites auxquelles ne correspondent nullement les façons de faire conformes à une clinique traditionnelle. Ouverture aussi à la découverte de l'hétérogénéité de l'« être psychanalyste » aujourd'hui... Certes, chaque analyste imprime à sa clinique le sceau de sa personnalité. Mais au-delà de cette empreinte personnelle, les « théories de la technique » que propose l'éventail des écrits psychanalytiques, présentent une disparité de modalités telle qu'elle interroge le clinicien : qu'est-ce que la psychanalyse aujourd'hui ?

Ma rencontre avec des collègues lacaniens, celle qui nous a conduits à publier l'ouvrage *Ce qui est opérant dans la cure*, s'inscrit dans l'investigation d'une telle interrogation. Elle m'a particulièrement enrichie. Nos élaborations se situaient dans une démarche essentiellement clinique, celle de cerner ce qui, dans notre travail d'analystes et animés que nous étions de théories différentes, nous apparaissait comme susceptible de produire des changements significatifs chez nos analysants.

Un premier écueil nous attendait, celui d'entrer dans les vocabulaires respectifs propres à nos conceptualisations différentes, vocabulaires censés rendre compte des mêmes faits cliniques... Pour chacun de nous, ce fut un exercice de décentrage par rapport au risque de langage de bois inhérent à toute fidélité aux formulations d'une pensée référentielle de groupe. Mais ce fut aussi l'exigence de mieux cerner la signification accordée à un vocabulaire personnel mis à l'épreuve par son partage avec des collègues qui n'en reconnaissent pas l'évidence. Nous en venions à une réflexion comparative quant à une conceptualisation différente de faits cliniques dont notre projet essentiel était de débattre. Ce n'est qu'au terme de ce premier exercice que nous avons pu en venir à notre intérêt central, la confrontation clinique.

Nous étions animés, rappelons-le, par le souci de cerner autant que faire se peut « ce qui est opérant dans la cure ». Pour revenir à mon propos, ma curiosité était plus particulièrement éveillée par la rencontre avec le courant lacanien en ce qu'il privilégie le langage et l'importance du signifiant dans la cure. Il est piquant de constater que, dans ce contexte, le texte de la quatrième de couverture mentionne : « Au-delà des différences irréductibles autour de questions tant techniques que conceptuelles, leurs (nos) préoccupations restent cependant communes, celles de l'inconscient, du transfert, voire du corps »...

Langage et corps... Il me reste à introduire l'orientation de l'ouvrage que je propose au lecteur. Il s'inscrit dans la perspective de cerner une façon d'être psychanalyste aujourd'hui avec, pour souci essentiel, de rendre compte de mes recherches centrées sur la clinique et les moyens dont dispose l'analyste pour promouvoir les transformations attendues de la cure. Parmi ces moyens, la parole et le corps sont concernés. Si je continue à accorder toute l'importance qui lui revient au mot, qu'il soit révélateur des prises de conscience, agent de perlaboration, créateur de sens, architecte de la « cure de

parole », mon attention s'est portée depuis longtemps sur les manifestations d'un corps dont les expressions accompagnent, complètent, remplacent, bousculent... celles des mots. C'est également donner l'importance qui lui revient au courant infra-verbal qui chemine tout au long du processus analytique. Si la parole reste pour moi l'outil essentiel de la « cure de parole », le corps y trouve une place dont il s'agit de « métapsychologiser » la participation, entreprise complexe s'il en est. Les expressions du corps, le langage du corps gardent un mystère que seul l'accès à leur traduction en mots permet de mieux appréhender. Ce travail demande à l'analyste d'aujourd'hui un engagement lui aussi « corps et âme », rencontre avec un inconscient dont la violence sollicite les fondements de l'organisation psychique elle-même. Psychanalyse de parole et de corps, parole incarnée, corps parlé, nouveau défi proposé par une psychanalyse vivante dont les enjeux méritent d'être explorés.

La croyance, entre vivance et destructivité

Être psychanalyste aujourd'hui, le devenir et le rester... Autant de questions qui interpellent l'analyste, confronté aux disparités et aux mouvances des théories référentielles actuelles. L'analyste que je suis n'échappe pas à ces préoccupations. Ce furent les hasards des rencontres psychanalytiques qui m'incitèrent à formaliser plus clairement les interrogations que je portais confusément en moi. Ce hasard se matérialisa sous forme de sollicitation à réfléchir à la notion de croyance¹.

La croyance ! Terme éloigné des références métapsychologiques traditionnelles, absent des précieux vocabulaires ou dictionnaires de la psychanalyse. Terme qui évoque une réflexion plus métaphysique que métapsychologique. Question essentielle pour moi, que pouvait m'apporter ce concept dans ma clinique ? Question qui a suscité ma curiosité exploratoire. Je me suis lancée dans cet exercice qui s'est avéré périlleux et passionnant. Périlleux puisqu'il implique pour l'analyste de s'éloigner des références métapsychologiques traditionnelles rassurantes. Passionnant pourtant d'interroger

1. Colloque organisé à Chambéry en 2011 par le Cercle psychanalytique de Savoie sur le thème « Croyance et désillusion ».

un concept non métapsychologique qui, dès lors, a le mérite d'envisager la clinique sous un angle qui distancie des élaborations parfois limitées par l'usage d'un consensus sémantique. Passionnant aussi, on le verra, d'être amenée à interroger les positions qui dynamisent l'engagement dans l'analyse et ses moyens d'action.

Comme toujours, quand on s'attache à débattre d'un concept, on ne peut manquer d'être confronté à sa polysémie, aux différentes acceptions dont il est le support. La croyance, dans son usage usuel, est le plus souvent associée à des positions extrêmes, celles des totalitarismes idéologiques et religieux attachés à la « pénombre associative » qui l'auréole. Le recours à la définition du dictionnaire (Robert) m'a permis d'étendre cette acception trop restrictive du terme « croyance ». Le dictionnaire stipule que « la croyance est le fait de croire une chose vraie, vraisemblable ou possible... ». La « tenir pour vraie » rend compte de l'acception qui relève des totalitarismes, voire des terrorismes, que j'évoquais, totalitarismes qui n'épargnent pas la psychanalyse. Par contre, croire une chose vraisemblable ou possible est une acception « ouverte ». Dans cette optique, la croyance engage à porter crédit à des hypothèses avec le projet d'en mettre la pertinence en questionnement. Elle ouvre dès lors la porte aux doutes, aux incertitudes, aux révisions parfois déchirantes, mais également à l'élaboration de nouvelles croyances.

C'est là rester fidèle à la démarche à laquelle nous convie Freud quand il se confie à Fliess en termes de « je ne crois plus à ma neurotica ». On sait la mutation essentielle vers la prise en compte de l'univers fantasmatique à laquelle conduisit ce renoncement. Soulignons cependant que le fait de découvrir l'importance de la réalité psychique n'implique en rien l'abandon de la prise en compte des blessures imposées par la réalité qu'on retient aujourd'hui plus volontiers sous le terme du « traumatique », illustrant ainsi comment, quand il s'agit du fonctionnement mental, la mise en perspective d'une croyance

complexifie la compréhension des phénomènes cliniques plus qu'elle ne la limite. Toujours est-il que quand Freud utilise la formule « je ne crois plus... », il témoigne du fait que tout humain se réfère à des croyances qui dynamisent sa vie et ses activités, l'analyste ne faisant pas exception à la règle.

Cependant, de quels impératifs plus profonds le recours aux croyances est-il le témoin ? En son temps, j'avais été frappée par l'interrogation formulée par J. Chasseguet-Smirgel (2000), qui évoquait l'exigence qu'elle ressentait en termes de « en avant, toujours en avant », définissant ainsi le mouvement qui meut l'homme dans ses réalisations. Élan qui n'est pas étranger au désir que Proust associe subtilement à la croyance : « C'est le désir qui engendre la croyance et si nous ne nous en rendons pas compte d'habitude, c'est que la plupart des désirs créateurs de croyance ne finissent qu'avec nous-mêmes. » Élan vital donc qui habite tout un chacun et que je retiens pour ma part sous le terme de *vivance*. Vivance dont on sait qu'elle connaît un adversaire redoutable. Toute vie est marquée par l'affrontement permanent entre Éros et Thanatos. Et c'est dans ce combat que la vivance trouve à s'alimenter aux croyances mises à sa disposition dans sa lutte contre la destructivité.

Si cette lutte entre forces de vie et forces de mort est inhérente à toute situation humaine, la situation analysante en draine particulièrement les violences. Qui plus est, on peut considérer qu'un enjeu essentiel du travail analytique réside dans sa participation à ce combat. Et dans cette lutte, de quelles croyances le psychanalyste dispose-t-il dans sa clinique ? Deux approches retiendront mon attention. La première concerne la croyance dans l'analyse, croyance globale, affective, alimentée à l'expérience analytique personnelle de l'analyste, celle qui contribua à son choix du métier d'analyste et qui soutient son engagement, croyance dans les vertus qu'offre l'analyse d'épanouir l'analysant, de lui offrir une vie pleinement assumée, ouverte à la liberté d'être, de penser, de sentir et de jouir des plaisirs possibles, mais aussi

de faire face aux drames inévitables de la vie. L'apparente irrationalité de ce choix mérite d'être interrogée. L'autre approche concerne la croyance dans les moyens dont l'analyste croit pouvoir disposer pour atteindre ce but, modèles proposés par la métapsychologie pour soutenir le travail analytique. Croire dans l'analyse est une chose, croire dans ses techniques en est une autre. Croyances soumises celles-là à la perpétuelle mise en question de ce qu'on pense être les « agents opérants dans la cure », incessantes interrogations sur les hypothèses qui sous-tendent la façon d'être analyste. Pour soutenir mon propos, j'évoquerai à présent une vignette clinique qui servira de fil conducteur à ma réflexion.

LA CLINIQUE

En ce matin maussade, je suis d'humeur chagrine. Il me faut débiter ma journée. La perspective de la succession de mes patients m'est lourde à envisager. Je n'ai pas le moral, le sentiment de ne rien pouvoir au chapelet de plaintes et de destructivité qui m'attend. Suis-je vraiment utile à quelque chose ? Avant de commencer ma journée, je dépouille mon courrier et j'y découvre une enveloppe rose, insolite, mystérieuse, souriante, joyeuse. Je l'ouvre et découvre un faire-part : « Amandine et Jean ont le plaisir de vous annoncer la naissance d'une petite fille : Aurore. » Et, sous l'annonce officielle, un « merci » tracé à la main, discret, touchant, émouvant.

Amandine ! Combien m'a-t-elle fait souffrir ! Une analyse violente, chaotique, désespérante. Amandine allait et venait, au gré de ses caprices que sous-tendait une angoisse affolante devant tout rapprochement qui l'exposait aux abus d'un environnement perçu comme manipulateur et pervers. Quand d'aventure elle consentait à nous accorder un temps de travail plus prolongé, c'était pour me plonger dans des inquiétudes taraudantes, me soumettre à des doutes lancinants : fallait-il ou non m'en tenir à la neutralité bienveillante que préconise

l'idéal analytique que je suis censée respecter alors qu'elle m'exhibe les détails de ses nuits d'amour sans protection avec des partenaires de passage ? C'est au moment où je vais abandonner ma sacro-sainte croyance dans le bien-fondé de ma réserve qu'elle disparaît à nouveau, me laissant dans les affres d'avoir failli à assumer une élémentaire responsabilité humaine. Quand elle revient, je n'hésite pas un instant à reprendre avec elle un chemin dont je sais pertinemment qu'il me réserve de nouveaux tourments.

Parmi ces tourments, je retiens deux périodes particulièrement éprouvantes. Durant la première, je fus la cible d'attaques violentes, moments de destructivité qui alimentèrent mes réflexions sur la destructivité². Durant la seconde, plus tardive, Amandine m'a soumise à l'expression d'une désespérance laminante, pour elle d'abord, mais dont les effets m'atteignaient profondément et menaçaient la poursuite de nos rencontres.

Nous avons continué notre route cahin-caha. Nous avons connu des moments de relatif apaisement. Me reviennent des moments « névrotiques » que j'ai pu analyser avec elle : une mère alcoolique qu'elle devait transporter ivre morte avec son père. Père aimé mais ambigu, faible et impuissant. La fin de son analyse ne fut pas glorieuse, comme on pouvait s'y attendre. Les blessures infligées par les abus pervers portés à ses amours d'enfant n'étaient pas suffisamment cicatrisées pour l'autoriser à s'abandonner à un temps de deuil partagé. Elle m'a quittée, me laissant perplexe quant à son avenir. J'ai pensé à Winnicott qui rappelle que la vie peut être psychothérapeutique. Avais-je contribué à ce qu'elle puisse en profiter ? Je n'en saurais sans doute jamais rien... Et puis ce cadeau. Un discret merci qui m'associait à ce que je supposais être son épanouissement de femme dont elle m'avait souvent

2. J. Godfrind, « Morts au vif ou de moments destructeurs en analyse », dans *Les deux courants du transfert*, Paris, Puf, 1993.

évoqué le souhait mais aussi la « croyance » que ce n'était pas pour elle, qu'elle n'y arriverait jamais...

Et pourtant « elle », « nous » y sommes arrivées. À quoi ? Comment ? À quoi avais-je *cru* en acceptant d'entamer puis en poursuivant avec elle notre aventure commune ? Toujours est-il qu'aujourd'hui la référence au concept de « croyance » me permet d'éclairer ces interrogations d'un jour nouveau qui, je l'avoue, n'a pas été sans secouer et mettre en question des positions qui me paraissaient évidentes...

DE LA CROYANCE EN L'ANALYSE

J'aborderai mon premier sujet d'interrogation en termes de : « Qu'allais-je faire dans cette galère ? » Quand Amandine est venue me trouver, les symptômes qu'elle évoquait n'étaient pas sans faire frémir : plusieurs tentatives de suicide, des épisodes de toxicomanie aux drogues dures, les actings sexuels débridés que j'ai mentionnés. Pareil tableau pose, certes, la question de l'indication d'analyse, mais ce n'est pas mon propos. Se pose davantage la question de mon engagement en tant qu'analyste, du choix de tout analyste de pratiquer ce « métier impossible », comme le qualifiait Freud. Quel mobile profond, quelle obscure motivation pousse quelqu'un à consacrer sa vie à écouter, partager, subir les détresses, les violences, les angoisses de ses « patients » ? Mais aussi pourquoi le choix de l'analyse ? Sans doute un désir profond de soulager la souffrance humaine participe-t-elle de ce choix. Mais pourquoi pas le cognitivisme, la bioénergie, le yoga ou des pratiques zen ? Les tenants de pareilles disciplines sont tout aussi convaincus que les analystes de la pertinence de leur pratique, ils y « croient » autant que nous à la psychanalyse. Alors ?

Pareille façon de poser le problème met en évidence les mystères auxquels exposent les tentatives de compréhension du déterminisme qui alimente les croyances dans la psychanalyse

et son corollaire, le désir de devenir analyste. Pour tenter d'approcher ce mystérieux domaine, je dispose de mon expérience analytique personnelle, mais aussi des nombreuses analyses d'analysants désireux de devenir analystes, d'une longue expérience de supervisions, situations qui m'ont confrontée à l'analyse du désir de devenir analyste. Certes, l'analyse personnelle inhérente à la formation analytique donne au futur analyste l'occasion d'expérimenter de l'intérieur ce qu'est un processus analytique. Elle peut, d'ailleurs, contribuer à confirmer ou infirmer le désir de devenir analyste. Mais en deçà de l'expérience personnelle de l'analyse, quels facteurs conscients et surtout inconscients conduisent à privilégier la « vocation » d'analyste sous-tendue par la croyance en son efficacité ? À y réfléchir, ce désir s'inscrit dans des problématiques complexes, certaines aux limites de l'analysable.

Il fut un temps où l'importance accordée à la psychosexualité dominait la pensée analytique au point d'attribuer exclusivement à certaines pulsions le désir de devenir analyste. La curiosité y occupait une place de choix, matinée de voyeurisme ou, plus élégamment dit, de pulsion épistémophilique. Le sadisme, le contrôle, la pulsion d'emprise dûment sublimés modulaient ladite curiosité. Pour ma part, mon expérience m'incite à accorder l'importance qui leur revient à de telles composantes pulsionnelles dans la force du « devenir analyste ». Elles contribuent sans doute au « plaisir de fonctionnement » (Kestemberg et Kestemberg, 1965) heureusement présent dans la pratique de l'analyse, mais ne répondent pas à la question fondamentale du choix de l'analyse. Elles me paraissent secondaires par rapport à un déterminisme plus basal.

C'est au niveau de l'organisation narcissique, dans le sens des avatars de la construction du moi dans la rencontre première avec l'objet, qu'il faut chercher l'origine de la croyance fondamentale dans l'analyse. À cet égard, je reste pour ma part fidèle à l'engouement que produisirent en son

- KAËS, R. 2014. *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- KAHN, L. 2001. « L'action de la forme », *Revue française de psychanalyse*, t. LXV, n° 4.
- KESTEMBERG, A. 1978. « La relation fétichique à l'objet », *Revue française de psychanalyse*, n° 3.
- KESTEMBERG, E. ; KESTEMBERG, J. 1965. « Contribution à la perspective génétique en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, numéro spécial congrès.
- KLEIN, M. 1978. *Envie et gratitude et autres essais*, Paris, Gallimard.
- LAGACHE, D. 1986. *La folle du logis. La psychanalyse comme science exacte, Œuvres VI*, Paris, Puf, 2015.
- LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- LE GUEN, C. 2002. « Ces agirs qui agissent la cure », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, n° 5.
- MAHLER, M. 1977. *Psychose infantile*, Paris, Payot, 2001.
- MARTY, P. ; FAIN, M. 1955. « Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet », *Revue française de psychanalyse*, n° 1-2.
- MCDUGALL, J. 1982. *Théâtres du Je*, Paris, Gallimard.
- MILLER, A. 1979. *Le drame de l'enfant doué*, Paris, Puf.
- M'UZAN, M. DE. 1977. *De l'art à la mort*, Paris, Payot.
- NEYRAUT, M. 2004. *Le transfert*, Paris, Puf.
- PARAT, C. 1995. *L'affect partagé*, Paris, Puf.
- PERRON-BORELLI, M. ; PERRON, R. 1987. « Fantasma et action », *Revue française de psychanalyse*, n° 2, p. 539-637.
- RACAMIER, P.-C. 1998. « L'incestuel », *Vocabulaire de psychanalyse groupale et familiale*, Paris, éditions du collège de psychanalyse groupale et familiale.
- ROUSSILLON, R. 1988. « Le médium malléable », *Revue belge de psychanalyse*, n° 13.
- ROUSSILLON, R. 2001. *Le plaisir et la répétition*, Paris, Dunod.
- ROUSSILLON, R. 2010. *La psychanalyse : une remise en jeu*, Paris, Puf.
- SEARLES, H. 2005. *L'environnement non humain*, Paris, Puf.
- STERN, D. 1985. *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, Puf, 1989.

- STRACHEY, J. 1934. « The nature of the therapeutic action of psychoanalysis », *International Journal of Psychoanalysis*, n° 15.
- TUSTIN, F. 1986. *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Le Seuil.
- VIDERMAN, S. 1982. *La construction de l'espace analytique*, Paris, Gallimard.
- WINNICOTT, D.W. 1971. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.